

L'enseignement de Mâ Ananda Moyî

Traduit par Josette Herbert



Spiritualités vivantes

Albin Michel



Mã Ananda Moyi

MA ANANDA MOYI

L'Enseignement
de
Mâ Ananda Moyî

*Traduit par Josette Herbert
Préface de Jean et Josette Herbert*

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Le Soi, contenu en Soi,
Faisant appel à Soi pour la révélation du Soi,
C'est cela le bonheur.

Pour l'individu, il y a un voile de l'ignorance,
Mais il y a aussi une porte qui conduit à la connaissance.

PRÉFACE

La femme que toute l'Inde connaît maintenant sous le nom de Mâ Ananda Moyl, ou plus simplement de « Mâ » ou « Mâtaji », naquit à Kheora dans le district de Tripura (Tipperah), petit village qui fait actuellement partie du Bangladesh. La population y était en majorité musulmane; une plante de tulsî (basilic) y indiquait les maisons des hindous et un nârâyana-shîla, petite pierre symbole de la divinité, les maisons des brahmanes.

Ses parents, Shri Bipin Bihari Bhattâchârya et Srimati Mokshadâ Sundari Devi, étaient de grands adorateurs de Vishnou. Mokshadâ était le modèle de toutes les femmes hindoues, digne, patiente, incapable de colère; elle écrivait des poèmes et composait de la musique pour les accompagner. Après la naissance d'une première fille, son mari était parti pour mener une vie d'ascète, mais l'enfant étant mort, il vint reprendre la vie de famille.

Le 30 avril 1896, douze minutes avant le lever du soleil, une deuxième fille leur naquit. Avant de mettre l'enfant au monde, Mokshadâ avait constamment rêvé que Dieux et Déesses entraient dans son humble demeure et l'illuminaient. Au moment de la naissance, elle ne ressentit aucune douleur. On donna à l'enfant le nom de Nirmalâ Sundari Devi.

Jamais l'enfant n'exprima de désir pour elle-même. C'était une fillette joyeuse, ce qui lui valut les surnoms de Hâsi (sourire) et Khushir (la joyeuse). Serviabile, elle était l'amie de tous, hindous et musulmans. Elle obéissait sans sourciller à toutes les injonctions des grandes personnes — ce qui avait parfois des conséquences imprévues. Ainsi un jour sa mère, voyant Nirmalâ tenir un bol de travers, lui dit : « Tu vas le laisser tomber. » Et à l'instant l'enfant lâche le bol...

Nirmalâ aida sa mère à s'occuper de plusieurs enfants nés après elle et ne consacra que peu de temps aux études — deux ans d'école primaire. Son instruction religieuse fut rudimentaire, mais elle accompagnait son père aux cérémonies religieuses et chantait avec lui les chants sacrés.

On ne se souvient pas que Nirmalâ ait jamais pleuré, si ce n'est à la mort de ses trois frères, et seulement lorsqu'elle se rendit compte que sa mère allait sombrer dans son chagrin. Les sanglots de l'enfant firent oublier à la mère sa propre douleur. Mâ aura parfois recours à cette même « technique » plus tard dans sa vie.

Ses moments d'absence, de distraction, font craindre à ses parents qu'elle soit simple d'esprit; en effet, au milieu d'un travail ou d'un jeu, l'enfant devient parfois inerte, le regard fixe, et quand elle reprend ses sens, elle semble revenir de très loin. Tout le monde la laisse faire, car personne ne peut la tirer de ce qui semble bien être des méditations. Elle est toujours placide, indifférente à sa nourriture comme à ses vêtements.

Elle a douze ans et dix mois lorsqu'on la marie à Ramani Mohan Chakravarty, qui appartient à une grande famille brahmane; après la cérémonie, comme il est de coutume, elle retourne vivre chez ses parents et ne rejoint la famille de son mari qu'un an plus tard.

Nirmalâ étonne sa nouvelle famille par la précision et la rapidité de tous ses gestes et par le travail énorme qu'elle parvient à abattre. Elle tisse, apprend le cannage et les travaux à l'aiguille. Jamais elle ne se plaint et, comme dans son enfance, elle obéit scrupuleusement à tous les ordres de ses aînés — ce qui semble parfois un peu ridicule à son entourage.

Son mari, qu'elle sert comme son père, a en elle une foi totale et considère que tout ce qu'elle fait est bien fait. Bholanâth — c'est le nom sous lequel il sera connu — sera le premier à voir se dérouler une ascèse extraordinaire, qu'il ne cherchera jamais à entraver, car il considérera vite sa femme comme son gourou. Une sorte d'aura entourait Nirmalâ et enlevait à son mari tout désir humain. Aussi la belle-famille se rendit-elle compte qu'il ne pourrait jamais avoir d'enfant, et elle pensa même un moment lui faire épouser une autre femme. Mais en même temps Bhol-

nâth acceptait d'elle le service et la dévotion que dans l'Inde une femme doit à son mari.

A dix-huit ans, lorsqu'ils s'installent à Ashtagram, elle est mince, un peu plus grande que la moyenne des femmes de sa race, fine, merveilleusement belle. Ses apparitions éblouissent, au point qu'un jour où elle porte une sâri rouge (la couleur du vêtement de l'épouse de Shiva), un voisin voit en elle Dourgâ et se prosterne devant elle.

En 1918, Bholanâth est transféré à Bajitpur, où Nirmalâ le rejoint. C'est là qu'elle s'engage définitivement et totalement dans la voie des ascèses. Elle raconte : « Un jour, à Bajitpur, j'allais me baigner dans l'étang près de la maison. Au moment où je m'aspergeais d'eau, le kheyâla¹ me suggéra : « Comment serait-ce si je jouais le rôle d'une sâdhikâ²? » Et c'est ainsi que le jeu commença. »

Jusqu'en 1923, elle jouera ce rôle, passant rapidement par toutes sortes de sâdhanâs prescrites par les Écritures hindoues, et aussi par celles d'autres religions. « Je puis vous le dire, déclara-t-elle plus tard, ce que je suis, je l'ai toujours été, dès ma première enfance. Mais lorsque les différentes étapes de l'ascèse se déroulèrent dans ce corps-ci, il se produisit une sorte d'ajnâna (ignorance). Mais quelle sorte d'ajnâna? C'était de la connaissance qui s'était déguisée en ignorance. » « En général, dit-elle aussi, un voile sépare l'homme de son propre Soi, et ce voile doit être progressivement usé par la sâdhanâ, mais dans ce cas-ci aucun voile ne s'interposait; c'est par jeu qu'il avait été amené pour ensuite être retiré. »

Or, Nirmalâ n'avait jamais acquis aucune connaissance des Écritures sacrées et aucune pratique spirituelle ne lui avait jamais été enseignée. Elle s'engagea donc dans sa sâdhanâ comme elle avait vu sa mère et sa grand-mère le faire. Le soir, son travail terminé, elle balayait et nettoyait soigneusement sa chambre, allumait de l'encens, s'asseyait dans un coin de la pièce et répétait

1. « Acte intérieur de la Réalité suprême qui se manifeste extérieurement » (Mahâmahopadhyâya Gopinâth Kavirâj).

2. Féminin de sâdhu. Femme qui se consacre totalement à la vie spirituelle.

les noms du Seigneur. Comme elle employait le nom de Hari (Vishnou) entendu dans son enfance, Bholanâth lui fit remarquer qu'ils étaient shivaïtes et que le nom qu'elle devait répéter était celui de Shiva. Ce qu'elle fit sans difficulté, car pour elle, déjà à cette époque, tous les noms du Seigneur se valaient.

Peu à peu, ses membres prenaient spontanément les postures yogiques correspondant à son état, postures dont elle ignorait évidemment jusqu'au nom. Comme des phénomènes étranges se manifestaient de plus en plus souvent, évanouissements, pertes de conscience, Bholanâth finit tout de même par s'inquiéter; il consulta exorciseurs et médecins. L'un d'eux, qui essaya de chasser d'elle le « mauvais esprit », fut pris de douleurs effroyables et se roula par terre jusqu'à ce que Nirmalâ elle-même intervienne. Il se prosterna alors devant elle en déclarant : « J'étais vraiment fou de prétendre exercer mes pouvoirs sur elle. C'est une Déesse. »

Le 3 août 1922, Nirmalâ se donna à elle-même l'initiation. « Vous désirez appeler quelqu'un que vous voyez, déclara-t-elle plus tard, mais vous ignorez son nom. Vous essayez donc d'attirer son attention en lui faisant des signes et en l'appelant par les mots qui vous viennent à l'esprit. Il s'approche alors et vous demande : « Était-ce moi que vous appeliez? Voici mon nom. » De même Dieu, dans Son rôle de guide spirituel, révèle Son nom au pèlerin en quête d'un maître. Après l'initiation, finis les tâtonnements pour le disciple! Il a trouvé le fil conducteur qui le mènera au but. En fin de compte, le disciple comprend qu'il ne fait qu'un avec le Nom et avec le gourou. Comment pourrait-il en être autrement? Lui seul peut donner Son nom et nul autre que Lui ne peut supporter de Le connaître. »

Aussi Ananda Moyî n'a-t-elle jamais eu de gourou au sens habituel du terme. La nuit de son initiation elle s'assit comme à l'ordinaire après que la famille se fut retirée. Au bout d'un moment, ses doigts dessinèrent un signe mystique (yantra) sur le sol; un bijâ-mantra¹ lui était venu du plus profond d'elle-même. Elle l'inscrivit à l'intérieur du dessin tracé sur le sol.

1. « Mantra-semence », monosyllabe sacrée qui correspond à l'un des noms du Seigneur.

Cependant, elle restait shishya (disciple) et, acceptant le mantra (formule sacrée), elle commença de le répéter. Elle avait compris que le mantra n'était pas distinct d'elle et que gourou, mantra et Ishla (Divinité) ne faisaient qu'un.

Après cette initiation, les fonctions normales de son corps s'arrêtèrent, elle n'avait besoin ni de dormir ni de manger, et elle n'éprouvait aucun mal. « A certains moments, raconte un de ses biographes ¹, on pouvait observer des phénomènes rares. Stotras (invocations) et mantras tombaient de ses lèvres avec une rapidité telle qu'il était impossible de les noter. Ce n'était pas à proprement parler du sanskrit ou même des langues modernes de l'Inde, encore que l'on y retrouvât ici et là quelques mots sanskrits; d'autres étaient inusités, et même les mots apparemment sanskrits n'étaient peut-être pas pris dans leur sens habituel. »

Elle chantait d'une voix tour à tour acérée et perçante comme une épée ou douce comme la brise du soir. Parfois ses chants s'accompagnaient de rires ou de pleurs. Ces chants terminés, elle restait longtemps silencieuse ou allongée sur le sol, absorbée dans un monde intérieur.

Lorsque Mâ entrait en samâdhi, ses yeux s'ouvraient tout grands, mais son regard devenait fixe et toute expression s'évanouissait peu à peu. Son corps devenait froid comme de la glace. Toute vie semblait s'être éloignée d'elle mais son visage et peu à peu son corps tout entier resplendissaient d'un éclat divin. Parfois dix ou douze heures s'écoulaient ainsi et nul ne parvenait à la faire sortir de son samâdhi tant que le moment n'était pas venu. Progressivement sa respiration devenait plus profonde et lorsqu'elle revenait à son état normal, son être tout entier semblait submergé de joie.

Parfois en dehors même du samâdhi, « une lumière si brillante jaillissait de son corps que tout l'espace autour de lui en était illuminé ». En pareil cas, elle s'enroulait dans une pièce de tissu et s'isolait dans un coin de la maison. Pendant cette période, son corps émanait un pouvoir divin. Ceux qui voulaient toucher

1. Mahâmahopadhyâya Gopinâth Kavirâj, l'un des plus grands connaisseurs des traditions et textes sacrés hindous.

ses pieds restaient parfois inconscients. La place où elle s'était assise était parfois brûlante.

Cinq mois après son initiation, ce sera celle de Bholanâth, qu'elle lui donna au jour et à l'heure qu'elle avait prévus.

Pendant trois années, depuis la fin de 1922, Mâ observa le silence, ne le rompant que rarement pour prononcer un mantra sanskrit ou dire quelques mots aux gens de plus en plus nombreux qui venaient la voir. Pendant ces silences, son visage devenait de pierre et nul ne savait si Mâ le reconnaissait. Elle assura alors : « Attendez, vous verrez ! Le jour viendra où je semblerai si semblable à tout le monde que vous en serez tout étonnés. »

En décembre 1924, elle partit pour Dacca avec Bholanâth, nommé intendant des jardins du Nawabzadi Pyari Banu. Ses occupations journalières sont souvent interrompues par des états extatiques qui la prennent subitement : un jour, alors qu'elle nettoie de la vaisselle dans la pièce d'eau, l'extase la prend et elle tombe à l'eau où elle reste plusieurs heures...

On commence à parler de Nirmalâ et les gens viennent de plus en plus nombreux voir cette femme qui exerce un attrait extraordinaire sur jeunes et vieux, sans même prononcer un mot ; elle ne répond aux questions des hommes que si Bholanâth lui dit de le faire. Habile cuisinière, elle apprête avec beaucoup d'imagination tout ce qu'on lui apporte mais sans jamais déroger aux règles très strictes des brahmanes. Et chaque fois ce qu'elle prépare est exactement suffisant pour le nombre précis des convives — précision qui caractérise encore Mâ de nos jours.

Mâ se considère à la fois chrétienne, musulmane, hindoue, « tout ce que vous voudrez ». Elle a récité deux ou trois fois des versets du Coran, prononce des invocations musulmanes pour ceux qui en ont besoin. Un jour, elle s'approche d'un musulman qui la regarde de loin et, en chantant Allah ho Akbar, l'emmène faire des offrandes devant le mausolée de deux saints d'Arabie dont elle a eu la vision longtemps auparavant, puis elle accepte qu'il la nourrisse.

En 1924, la sœur cadette de Nirmalâ meurt ; comme le constate Bholanâth, qui sait combien Nirmalâ l'aimait, pour Mâ Ananda Moyî santé ou maladie, vie ou mort ont la même signification.

Dès lors, les parents de Nirmalâ viennent vivre à Dacca. Sa mère est appelée par tous Didimâ (grand-mère) et son père Dadamasai (grand-père).

Toutes les actions de Mâ sont aussi valables les unes que les autres; elles se déroulent selon les besoins des gens qui se trouvent auprès d'elle — attitude qu'expriment si bien les mots fréquemment répétés par Mâ : Jo ho jâye¹. Elle incite chaque être humain à tirer le maximum de ses capacités et de ce qui s'offre à lui. En sa présence, nulle apathie, nul désespoir ne peut se produire. La vie spirituelle lui semble la voie normale, mais cela n'implique en aucune façon qu'il faille tourner le dos au monde et en faire abstraction.

En 1924, Mâ et Bholanâth vont à Siddhesvari, dans un très ancien temple de Kâlî, abandonné, où des ascètes se seraient livrés à de dures austérités. Mâ y retournera plus tard passer plusieurs jours en méditation, accompagnée de son mari ou de son père. En avril 1925, elle suggère à Bholanâth de construire un toit sur ce temple et une semaine plus tard elle y revient avec lui et de nombreux disciples; elle demande que l'on y célèbre la Vâsanti pûjâ (fête du printemps en l'honneur de Dourgâ). Le lieu n'était déjà plus solitaire car plusieurs disciples y avaient construit une maison près du temple, que l'on restaurait. Le jour de la cérémonie, un violent orage éclate. L'attitude de Mâ change soudain; elle semble s'identifier à l'orage. Sa nièce se précipite vers elle et la touche. Ce simple contact déclenche chez l'enfant une extase dont elle ne sort presque pas pendant trois jours. Elle déclare en montrant la statue de Dourgâ : « Regardez! C'est ma tante. — Mais ta tante n'a pas dix bras. — Si, mais Elle ne Se révèle pas ainsi à tout le monde, et c'est pour cela que les gens ne La voient pas comme Elle est en réalité. » Le prasâd qui avait été préparé selon les instructions de Mâ suffit pour une foule bien plus nombreuse que prévu.

Plus tard, Mâ accepte que l'on édifie là un bâtiment en dur, à condition que l'on recouvre d'une plate-forme l'emplacement sacré, « afin que personne ne puisse y poser le pied par inadvertance ».

1. Voir p. 26.

Jyotish Chandra Ray, qu'on appelle Bhaiji (frère aîné), assistant du directeur de l'Agriculture à Dacca est depuis 1924 un de ses disciples les plus fervents. Un jour où justement il attendait son chef hiérarchique, elle le fait appeler. Sans hésiter il la rejoint et elle l'emmène avec Bholanâth à Siddhesvari. Là elle s'installe dans un creux où se trouve un lingam et son visage irradie tant de joie que Bhaiji s'exclame : « Dorénavant, nous vous appellerons Ananda Moyî. » Puis comme il s'étonne qu'elle l'ait ainsi convoqué abruptement, elle répond : « J'ai voulu vous mettre à l'épreuve. Si vous n'étiez pas venu, qui d'autre m'aurait donné ce nom? »

Un autre jour, c'est lui qui la met à l'épreuve; il voudrait savoir quelles seraient ses réactions à une brûlure. Elle pose une braise sur son pied et regarde s'étendre la plaie qui ne s'arrête que lorsque Bhaiji l'en supplie. Elle lui dit alors : « Votre désir très ardent a été réalisé. La force d'une pensée pure et concentrée rend toute chose possible, tandis que la plus infime pointe de sens de l'ego retarde le progrès spirituel. » Un autre jour, il lui dit : « Même une pierre se serait transformée en or à un contact aussi saint que le vôtre, et pourtant ma vie s'est révélée n'être qu'un triste échec. » Elle répond : « Ce qui prend très longtemps à naître mûrit en une beauté durable après un temps de développement également long. Pourquoi tant vous inquiéter? Accrochez-vous très fort à la main qui vous guide, comme un enfant confiant. »

C'est Bhaiji qui est en grande partie responsable de la fondation du premier âshram, le Ramna âshram, à Dacca. (Vingt autres devaient se créer au cours des ans dans le nord et le centre de l'Inde.) Lorsqu'il avait dit à Mâ : « Nous aurions besoin d'un âshram pour nous réunir », elle avait répondu : « L'univers tout entier est un âshram. » L'âshram ne fut construit que bien plus tard, en 1929.

En 1925, à la fin de sa période de silence, Mâ entreprit un jeûne de longue durée — ne prenant que trois cuillères de nourriture, y compris l'eau, deux fois par jour, d'autres fois neuf grains de riz. Elle raconte elle-même : « Pendant quatre ou cinq mois, ce corps a vécu de quelques grains de riz par jour. Or, personne ne peut vivre si longtemps de si peu. Cela semble un

miracle, et pourtant ce fut le cas pour ce corps. La raison en est que nous n'avons pas besoin de tout ce que nous mangeons. Le corps n'assimile que la quintessence de la nourriture, le reste est rejeté. Le résultat de l'ascèse fut que ce corps, au lieu de nourriture, se mit à imbiber dans l'entourage tout ce qui lui était nécessaire... Il peut aussi se nourrir d'air, et nous obtenons alors l'essence des choses, ou même de rien du tout et le corps se trouve en état de samâdhi. Vous voyez qu'avec l'ascèse tout est possible. »

En d'autres occasions, elle jeûna pendant treize jours et vingt-trois jours, sans même se rincer la bouche. Quelquefois, après n'avoir touché aucune céréale pendant six mois, elle mangeait ce qui correspondait à un repas pour six ou sept personnes. Un jour que Bholanâth lui avait demandé de prendre la nourriture préparée par sa sœur, elle mangea tant que pour l'arrêter on dut prononcer un mantra. Une autre fois un disciple apporte une grosse réserve de farine pour que pendant plusieurs jours l'on prépare des puris (grosses galettes) pour Mâ. Mais Mâ, qui interdit que l'on stocke de la nourriture, fait préparer tout en même temps et mange tout au même repas en déclarant : « Si je me mets à manger, aucun de vous ne sera assez riche pour parvenir à me nourrir. Je vous le dis, ne faites pas de tels arrangements pour moi. »

Mâ a peu à peu perdu l'habitude de porter de la nourriture à sa bouche, et depuis 1926 c'est l'une de ses disciples qui doit la nourrir. Ceux qui le font doivent observer très strictement les règles de pureté, aussi bien en ce qui les concerne que pour les aliments. Pour Mâ : « Il n'y a aucune différence entre ce corps et une masse d'argile et je pourrais manger de la nourriture sur le sol ou n'importe où, mais le respect de la propreté et d'autres règles et obligations sociales est nécessaire pour votre éducation, et de ce fait mon corps suit automatiquement ces lois. » Elle dit aussi : « Je considère toutes les mains comme les miennes ; en réalité je mange toujours de ma propre main. »

En 1925, Ananda Moyi paraît en public pour la première fois et accepte de célébrer la Kâli-pûjâ. Or, à l'étonnement de tous, pendant la cérémonie, Mâ dépose sur sa propre tête fleurs et santal qui normalement devaient être déposés sur la statue de

Kâlî. Un changement se produit, son teint devient noir, ses yeux s'agrandissent immensément, toutes les personnes présentes la voient sous les traits de Kâlî.

L'année suivante, Mâ accepte aussi de célébrer la Kâlî-pûjâ. Une fois encore elle déroge aux habitudes, refuse les sacrifices d'animaux qu'elle remplace par un feu sacrificatoire¹ qui, contrairement au rituel, ne sera pas éteint à la fin du culte mais conservé pour un mahâyajna (sacrifice célébré au profit du monde entier) qui serait célébré plus tard (il le sera vingt ans plus tard). Ce feu sera tour à tour conservé dans un petit temple construit spécialement à cet effet à l'âshram de Vindhyachal puis transporté à Varanasi, à Kankhal et à Naïmisharanga. Au cours de cette Kâlî-pûjâ de 1926, Mâ — contrairement aux règles du rituel — refuse également que la statue qui a servi à la célébration ne soit immergée après le culte; elle sera conservée et vénérée jusqu'en 1938; c'est aussi l'année de la mort de Bho-lanâth.

Au cours de cette cérémonie et de plusieurs autres une transfiguration s'opère. Mâ paraît soit sous les traits glorieux de Dourgâ, soit sous ceux terribles de Kâlî, le visage noir, la langue pendante, les yeux fulgurants. Ce fut le cas en particulier le 26 janvier 1926 lorsque tout un groupe de fidèles avait décidé d'organiser un kâlî-pûja. Les chants déclenchent tant de ferveur que l'on décide de recommencer chaque soir, ce qui se fait depuis lors. La même année à Siddhesvari, après être restée un moment assise, Mâ se leva et, aux dires d'un témoin, son corps sembla grandir, devenir de feu, mais d'un feu « qui irradiait la béatitude ». Son visage éclatait de gloire. Une disciple, prosternée, entonna l'hymne à Dourgâ.

Le jour de Janmashtami (anniversaire de Krishna) elle apparaît comme Krishna lui-même, et non pas sous un déguisement. Ses traits sont complètement transformés.

1. On prétend qu'aucun rite du feu de la qualité de ceux de MÂ n'ont été célébrés depuis les temps védiques. Une fois où on laissa le feu s'éteindre, Agni lui-même apparut à Mâ.

A cette époque, comme encore maintenant, les avis étaient partagés sur ce qu'est Mâ. Bhaïji le lui demanda un jour. Elle rit très fort et répondit affectueusement : « Comment des questions aussi enfantines surgissent-elles dans votre cœur ? La vision de dieux ou de déesses apparaît conformément aux dispositions que l'on a héritées (samskâras). Je suis ce que j'étais et ce que je serai. Je suis tout ce que vous imaginez, pensez ou dites. Mais le fait suprême, c'est que ce corps n'a pas pris forme pour recueillir les fruits d'un karma passé. Pourquoi ne pas vous rendre compte que ce corps est la manifestation matérielle de toutes vos aspirations et de toutes vos idées ? Vous l'avez tous désiré et maintenant vous l'avez. Alors jouez quelque temps avec cette poupée. De nouvelles questions seraient vaines. » Bhaïji ne se satisfait pas de cette réponse, Mâ réagit avec quelque véhémence : « Que désirez-vous de plus ? » et un flot de lumière céleste aveuglant brilla sur son visage. Quelques jours plus tard elle lui apparut sous les traits éblouissants d'une déesse. « Elle est non seulement ma " mère ", mais la Mère de l'univers. »

Pour certains, elle est une incarnation de la déesse Kâlî qui préside aux destinées du Bengale ; on l'appelait parfois Mânusha Kâlî (Kâlî sous forme humaine). Pour d'autres une sâdhikâ dotée de pouvoirs spirituels très grands, ou encore un être parvenu à la réalisation du Soi et qui ne reste dans le monde que pour aider les autres pèlerins.

Quant à Mâ, au milieu de toutes ces suppositions, elle continuait tranquillement à tenir sa maison, à cuisiner et à s'occuper de sa famille et, comme dans son enfance, à obéir et à accepter tous les arrangements faits pour elle, toutes les décisions prises. Elle demande l'avis des aînés, se rallie à l'opinion générale — dans la mesure évidemment où son kheyâla ne la pousse pas à agir différemment.

A partir de 1926 cependant, les miracles se multiplient. Il lui arrive un jour d'arrêter une inondation. Nous parlerons plus loin du pouvoir qu'elle a de guérir les malades et de la façon dont elle l'emploie. Mâ parle de cette période en disant : « J'avais le kheyâla d'être comme un sâdhak ; il n'était donc que naturel que les caractéristiques propres à une ascèse intense se manifestent

spontanément. Le sâdhak authentique n'allache aucune importance à ces pouvoirs qui se développent en lui, et il peut n'en faire aucun usage délibéré. Cependant, les gens peuvent lire grand profit de cette abondance qui déborde ses efforts conscients. »

En 1926 arrive une femme qui deviendra une des disciples les plus fidèles : Didi, fille d'un chirurgien de Dacca, que Mâ accueille en disant : « Où étiez-vous donc pendant tout ce temps ? » comme s'il s'agissait d'une vieille connaissance. Depuis cette rencontre et jusqu'en 1950, c'est Didi qui assurera l'administration de tous les âshrams qui se créent autour de Mâ.

En décembre 1926, Mâ abandonne la vie sédentaire; depuis lors, elle voyage sans cesse entre le nord et le centre de l'Inde, parfois le sud aussi selon son kheyâla. Elle passe quelques jours au même endroit, parfois quelques semaines ou quelques mois. Partout sa présence déclenche d'intenses activités spirituelles, prières, méditations, entretiens, questions. Personnellement elle n'a besoin d'aucune cérémonie, mais elle reconnaît l'importance des pratiques religieuses. Il s'en célèbre un peu partout et certaines revèlent une importance et un faste tout particuliers, comme pour les cultes à Dourgâ célébrés à Calcutta. C'est alors qu'elle consacre un mahâyajna au monde entier pour bien prouver que son message ne s'adresse pas seulement au Bengale ou à l'Inde. Elle ajoute : « Selon votre point de vue humain, ce corps appartient au Bengale Oriental et à la caste brahmane; mais si vous écartez ces distinctions artificielles, vous comprendrez que ce corps est un des membres de la grande famille humaine. »

Au cours de ses voyages, Mâ emmène l'un ou l'autre de ses parents qui ont toujours rêvé visiter des lieux saints, mais qui n'auraient jamais eu l'occasion de le faire sans elle. Sa mère, Didimâ, pure image d'un être sans ego, vit toujours auprès d'elle et joue dans l'âshram un rôle important; elle donne parfois l'initiation à des gens qui la lui demandent. Elle meurt en 1970.

Jusqu'à sa mort Bholanâth est toujours à ses côtés, prenant soin d'elle, accueillant tous les gens avec chaleur, affection, mettant tout le monde à l'aise. Parfois pourtant il lui arrive de se mettre en colère; alors Mâ prend une expression terrifiante qui immédiatement le calme! Il lui demande un jour : « Je sais que vous

aimez tous les êtres, mais ne me préférez-vous pas aux autres? » Avec une grande tendresse, Mâ répond : « Non. »

En septembre 1928, Mâ est à Bénarès. Toute une série de réunions et de cérémonies y ont été organisées. Pour la première fois, tout un auditoire se presse autour d'elle pour lui poser des questions, auxquelles elle répond de cette façon qui lui est propre : jamais elle ne s'accorde un instant de réflexion, les réponses semblent jaillir spontanément. C'est alors que Gopinâth Kavirâj la rencontre pour la première fois, écoute ses réponses et observe : « Merveilleux! Tout cela dépasse de loin ce que j'ai jamais pu entendre. » Un flot ininterrompu de visiteurs entre et sort. Mâ n'a le temps ni de se laver ni de manger; jour et nuit la foule augmente. Bholanâth essaie d'endiguer le flot, il essaie de persuader Mâ de ne pas donner ainsi sans discernement son temps et ses forces. Mais Mâ de répondre : « Maintenant vous n'avez rien à me dire. Je vous avais prévenu quand il en était temps encore, mais vous n'avez pas écouté mes avertissements. Vous ne pouvez plus remonter le courant. »

Un beau jour, Mâ décide de partir pour Tarapeeth, lieu désolé, recherché des ascètes; son terrain de crémation est connu pour sa grande sainteté, mais ce n'est pas un endroit où les gens vont vivre, à moins qu'ils ne se livrent à une rigoureuse sâdhanâ tantrique. Mâ n'emporte qu'une ou deux couvertures et quelques vêtements, pas même le mince matelas que les voyageurs transportent habituellement, car elle dort en général à même le sol, enroulée dans un drap. Tout l'entourage de Mâ est terriblement inquiet. Qui s'occupera d'elle? Qui la nourrira? Mais quand plus tard Didi la rejoint, elle s'aperçoit que toutes ses craintes étaient injustifiées. Déjà une foule venant de Calcutta se presse autour de Mâ et toutes les femmes du village l'entourent de mille prévenances. Elles lui diront quand elle parlera : « Nous sommes du peuple de Tarapeeth qui est un siddhasthâna : nous savons reconnaître les gens et voir ce qu'ils sont en réalité. Vous êtes une Incarnation de la Mère divine. Pourquoi essayez-vous de nous le cacher? »

Entre-temps, le terrain à Dacca a pu être acheté et une petite hutte de terre y a été construite. Mâ avait exprimé le kheyâla

de ne pas vivre dans une maison de brique. On décida d'y célébrer son anniversaire de 1929 et au milieu d'une grande joie Mâ entra dans l'enceinte de l'âshram. Kirtans et cérémonies se succèdent jour et nuit, mais Mâ n'entre toujours pas dans la hutte; tout à coup elle déclare : « Il faut que je parte, ne m'en empêchez pas »; et à Bholanâth : « Donnez-moi l'autorisation de partir, sinon j'abandonne mon corps à vos pieds. » Jamais encore elle n'avait imposé son kheyâla d'une manière aussi vigoureuse. Mâ n'emporte rien avec elle, pas même un vêtement de rechange.

Les pèlerinages de lieux saints en lieux saints se succèdent. Plusieurs personnes essaient de se joindre à elle mais Mâ les dissuade pour la plupart. D'ailleurs chaque fois qu'ils arrivent à l'une de ses étapes, c'est pour apprendre qu'elle en est repartie.

Pendant, Bholanâth tombe malade et Mâ le rejoint. Quand ils retournent à Siddhesvari elle essaie, pour obéir aux désirs de son mari, de reprendre le rôle de maîtresse de maison, de faire à nouveau la cuisine, etc., mais tout a changé en elle, et ses mains ne peuvent plus rien tenir. « Bien sûr, explique-t-elle plus tard, personne ne peut renoncer à travailler par la force de sa volonté, mais lorsque le karma est épuisé, tous travaux cessent automatiquement. » Une ambiance pénible s'instaure. La maladie de Bholanâth s'aggrave. Mâ le soigne, ne le quitte pas un instant, mais à son tour elle tombe malade, a des accès de fièvre, est prise d'une sorte de paralysie, mais elle a retrouvé sa joie et son rire. Didi la supplie de guérir, puis Bholanâth se fâche : « La maladie n'est pas une plaisanterie. Maintenant guérissez! » et Mâ de lui répondre : « Je ne vous ai pas dit de vous en aller, alors pourquoi le dirais-je à la maladie? elle me quittera le moment venu. » Et la maladie dure encore un certain temps avant de s'en aller. Bholanâth guérit aussi.

La réputation de Mâ grandit sans cesse. Tous les membres d'un congrès de philosophie indienne viennent rendre visite à Mâ et la questionnent sur des points très ardues. Elle répond avec sérénité, précision, libre de toute technique métaphysique.

En août 1930, Mâ et Bholanâth entreprennent un voyage dans le sud de l'Inde. Mâ voit tout, remarque tout, les caractéristiques de chaque région, architecturales, folkloriques. Partout elle est chez elle.

La Dourgâ-pûjâ de 1930 se déroule sur la colline désolée de Vindhychal où une petite maison a été achetée. Toute la colline sainte prend vie. Dans un village où les gens s'intéressent peu aux questions religieuses et où ils n'ont jamais entendu chanter de kîrtan, Mâ arrive et quelques jours après tout le village organise des soirées de chant sacré.

A Calcutta, les disciples sont innombrables. Chacun organise une réunion, consacre une partie de sa maison à des pûjâs ou des kîrtans.

A l'âshram de Ramna en 1931, Mâ décide que ce ne seront pas seulement les hommes mais aussi les femmes qui chanteront le kîrtan. N'étant pas libres pendant le jour, cent cinquante femmes se réunissent la nuit; Mâ renvoie les hommes, charge quelques vieillards de servir de gardes pour cette cérémonie qui se déroule en plein air. Ce trait caractérise Mâ : si elle organise quelque chose, elle prend toutes les précautions nécessaires pour prévenir le moindre incident. En d'autres temps, il eût été inconcevable que des femmes restent seules ainsi la nuit, mais Mâ rend tout possible. L'exemple fut d'ailleurs suivi dans d'autres villes. Le jour de son départ, des grappes de femmes s'accrochent à la voiture qui va l'emmener.

Les pérégrinations continuent. Tout le monde désire que Mâ sanctifie sa maison de sa présence. Elle va de maison en maison et, dans chacune, les disciples lui offrent fruits et rafraîchissements. Un soir Mâ demande à Didi : « Ne m'avez-vous pas donné à manger beaucoup plus qu'à l'ordinaire? » Didi lui répond : « Mâ, les gens ne peuvent pas croire que vous mangiez si peu. Ils pensent que je ne vous donne pas assez à manger ou que je ne désire pas que vous mangiez partout où vous êtes invitée. Aussi ai-je essayé de répartir également entre les différentes maisons. » Mâ réplique : « Vous devez remplir votre tâche sans vous préoccuper de ce que les gens peuvent penser de vous. Si vous vous laissez influencer par les compliments et les critiques, comment pouvez-vous concentrer votre esprit sur votre tâche? »

Mâ se décrit parfois comme un oiseau sur la branche. Pendant cette période, elle se déplace librement. Avec Bholanâth et Bhaïji elle arrive à Raipur, petit village près de Dehra Dun. Ils s'ins-

tallent dans un temple à Shiva très délabré, complètement abandonné depuis de nombreuses années. Serpents et scorpions en avaient fait leur demeure. Là ils passeront plusieurs mois, solitaires au début mais, comme partout où elle arrive totalement inconnue, les habitants du pays s'aperçoivent vite de ce qu'elle représente et ils se pressent autour d'elle.

Après 1932, ses visites au Bengale oriental s'espacent, et elles cessent naturellement après la partition.

Depuis lors, c'est toute une foule de pèlerins et de disciples qui cherchent constamment à la rejoindre, tâche difficile, car elle continue à se déplacer. Chefs d'État, puissants de ce monde, hommes de science, sanskritistes, artistes, moines, hommes et femmes, de toutes les couches de la société, de toutes races et de toutes religions viennent des quatre coins du monde lui demander conseil. Autour d'elle, quelques Européens ont tout abandonné pour venir recueillir son enseignement. Comme nous le verrons plus loin, elle donne à chacun ce dont il a besoin et qu'il est capable de recevoir.



Au milieu du tourbillon, Mâ est là, présente, tranquille, paisible et pourtant toujours parfaitement consciente de tout ce qui se passe autour d'elle. Rien ne peut troubler sa paix. Les cris de deux femmes dans la rue qui se disputent leur tour pour puiser de l'eau, viennent interrompre le silence qui règne autour d'elle. Avec un sourire malicieux à l'intention d'un étranger qui se trouve là, elle commente : « Un peu de couleur locale! »

Pour elle, insécurité, malheurs, tensions actuelles dans son pays ou dans le monde sont des phénomènes annonciateurs de « cet ordre nouveau inévitable projeté par le Créateur ».

Elle irradie non seulement la joie, mais aussi parfois une « lumière invisible » qui peut atteindre une intensité telle que, pour éviter de devoir parler, elle demande à un assistant de chanter. Ses intimes disent qu'un « parfum divin » émane de son corps, de son haleine, de ses vêtements et même de sa literie.

Elle peut se passer de sommeil plusieurs jours de suite, mais

en tout cas deux ou trois heures lui suffisent chaque nuit, et pendant ces heures elle conserve toute son activité. Lorsqu'elle se retire pour dormir, elle dit volontiers : « Je vais continuer à travailler, comme vous à votre bureau, mais dans d'autres sphères, où je converse avec des êtres situés à des niveaux plus élevés. » Et elle reste prête à répondre à tout appel.

Une liberté absolue marque tous ses mouvements. Elle possède une démarche royale, une grande majesté de geste; elle ne se regarde jamais dans une glace.

Mâ n'accepte ni ne demande aucun argent pour elle-même. Son seul bijou, c'est le bracelet que portent au Bengale les femmes mariées. Quant aux vêtements, à l'époque elle n'a jamais possédé plus de deux saris, et encore en donne-t-elle souvent une — mais à peine l'a-t-elle donnée qu'une autre lui est offerte.

Mâ Ananda Moyi mène la vie errante des moines hindous et sauf exceptions ne reste guère plus de quelques jours au même endroit. A ceux qui se désolent de la voir constamment partir, elle dit : « Je ne vais nulle part; je suis toujours ici. Il n'y a ni aller ni venir, tout est l'Atman », ou encore : « Je découvre un jardin qui couvre l'univers tout entier. Toutes les plantes, tous les animaux, tous les êtres humains, tous les grands esprits désincarnés jouent dans ce jardin de toutes sortes de manières; chacun possède son caractère unique et sa beauté propre. Leur présence et leur variété me procurent une grande joie. Les traits particuliers de chacun de vous ajoutent à la gloire de ce jardin. Je me déplace d'un coin à l'autre de ce même jardin. Cette absence qui vous attriste lorsque je quitte la partie du jardin où vous êtes permet à vos frères là-bas de se réjouir. » Aussi peut-elle dire : « Où que vous soyez, je suis toujours avec chacun de vous, mais vous vous laissez absorber par les choses matérielles, et il ne vous reste guère de temps pour vous tourner vers ce corps-ci dans vos pensées et actions. Que puis-je y faire? Mais sachez-le bien, quoi que vous disiez ou fassiez, que vous soyez près ou loin de moi, rien ne m'échappe. De même qu'à la lueur d'une torche votre silhouette peut brusquement jaillir de l'ombre, toutes les expressions de vos visages m'apparaissent lorsque vous méditez sur moi, parlez de moi ou m'invoquez. »

*Mâ n'a aucune volonté propre. Son seul mobile d'action est ce qu'elle appelle son kheyâla*¹. Une expression qu'elle emploie très fréquemment, *Jo ho jâye*, contient en réalité toute une philosophie de la vie. Elle signifie que tout ce qui arrive est conforme à la Volonté divine — et donc également bienvenu pour Mâ elle-même; elle exprime également l'absence totale de désir personnel, un abandon sans réserve à la Providence et la conviction que rien ne peut se produire qui ne soit en fin de compte l'acte du Créateur.

Jamais Mâ ne s'oppose à ces manifestations spontanées de la Volonté divine qui rend tout possible — même pour elle de grimper sur le dos d'un éléphant sans l'aide de personne, comme elle le fit un jour! Aussi n'accepte-t-elle sauf exceptions aucun engagement, ne fait-elle aucun plan, car elle sait qu'elle doit être disponible à tout instant pour obéir à son kheyâla. Jamais elle ne sent aussi bien que lorsque les choses arrivent de façon inattendue, et nul ne peut prévoir ce qu'elle fera dans l'heure qui suit. Cette obéissance absolue n'exclut pas, bien au contraire, une personnalité très forte, ni la fascination qu'elle exerce sur tous ceux qui l'approchent. Elle l'explique en disant : « N'est-il pas naturel et spontané d'aimer son propre Soi? »

Ce même Soi qui est à la fois en elle et en autrui, et dans lequel elle est constamment plongée, même quand elle est en commerce direct et intense avec un monde qui, à nos yeux, est extérieur à elle. Ce n'est même pas ce qu'on appelle d'ordinaire une méditation, pour laquelle elle devrait se retirer du monde extérieur. « On ne peut parler de méditation, dit-elle, que là où il y a méditant et objet de méditation. Mais cette petite fille (c'est ainsi qu'elle se désigne volontiers elle-même) ne connaît ni japa, ni âchamana, ni méditation, rien de tout cela. Par conséquent tout ce que ses pères, mères et amis font dans leur méditation lui est aussi destiné. » Et lorsqu'on lui demande ce qu'alors elle « contemple », elle répond : « Tout ce que chacun peut imaginer qu'elle contemple, que ce soit une personne ou un objet. Il n'y a que l'Un. »

Pourtant, Mâ semble parfois rester de longues périodes en

1. Voir note p. 11.

samâdhi, dans des poses qui n'ont rien de rigide, et cela à des moments où rien ne le laissait prévoir. Maintenant cela ne se produit que le jour de son anniversaire. On lui a naturellement posé beaucoup de questions sur cet état. Elle répondit un jour : « Tout comme ce corps est vu dans diverses attitudes, riant, parlant, se déplaçant, etc., de même, selon votre façon de voir, il peut aussi vous apparaître en samâdhi. Conformément au rythme de la respiration, il prend diverses positions ou attitudes. Ici, que ce soit changement ou immobilité, concentration ou suspension d'activité, il n'en est tout simplement pas question. Pour ce corps, il ne peut pas être question d'essayer d'entrer en samâdhi. Il n'y a ni allées ni venues. Ce corps ne recherche ni la position ni l'état d'âme qui correspondent au samâdhi, et le samâdhi n'est pas non plus pour lui un état permanent. En ce qui concerne ce corps, bouger, être assis, parler, etc., sont exactement ce qu'est également le samâdhi. »

« Ce corps-ci, dit-elle aussi, est toujours dans le même état et aucun changement n'intervient. Seule votre attitude vous amène à croire que tel ou tel état particulier est ordinaire ou extraordinaire. L'Univers est un jeu divin et vous avez envie de jouer. De ce fait vous interprétez selon vos propres lumières toutes les activités de ce corps dans son jeu, tous ses sourires et ses fantaisies. S'il s'était immobilisé, vous ne seriez pas venus me trouver. Apprenez à vous immerger dans la Joie divine dans toutes ses manifestations et vous atteindrez le but final de tout ce jeu. Me comprenez-vous ? »

Une autre fois, elle donna une réponse plus directe : « C'est un état au-delà de tous les plans de conscience; c'est un état d'immobilisation complète de toutes les pensées, émotions et activités, à la fois physiques et mentales, un état qui va au-delà de toutes les phases de la vie d'ici-bas. Ce que vous appelez savikalpa samâdhi n'est qu'un moyen de parvenir au but final; dans l'ascèse, ce n'est qu'une étape qui ne dure pas. »

Les nombreux yogins qui l'ont observée décrivent évidemment ces samâdhis en termes plus techniques. Pour les uns, Mâ est tout simplement, en permanence, dans cet état de mahâyoga qui est le point culminant de toute une série de sâdhanâs. Pour

d'autres, c'est « un état d'auto-éveil intégral qui ne tolère pas la moindre idée de séparation ou de différenciation dans l'Être central intégral », « un état où est réalisée l'unité du Brahman et de l'âtman, et qui comporte aussi l'omniscience de Brahman ». Ce qui explique que Mâ peut connaître immédiatement et complètement tout ce qu'elle veut connaître, en particulier les Écritures sacrées qu'elle n'a jamais lues, et encore moins étudiées.

Selon Gopinâth Kavirâj, « sa vision de la Vérité suprême la place au-dessus de toute distinction entre le Brahman statique et le Brahman dynamique, et d'ailleurs cette expérience de sarvâtmabhâva — tant attendue des mystiques lorsqu'ils parviennent à la réalisation du Soi — a été pour elle une expérience normale dès sa première enfance ».

D'innombrables états se manifestent dans le corps de Mâ. Ses actes, ses gestes, ses expressions se modifient à une rapidité incroyable. Autrefois son corps se mettait à l'unisson de ce qui l'entourait. Si un orage se préparait, son corps était secoué comme une feuille, le bruit des vagues l'entraînait dans le rythme des flots. Parfois elle devenait rigide comme une statue et la vie semblait s'être retirée d'elle, de l'avis même des médecins.

Comme nous l'avons vu, Mâ Ananda Moyi n'a jamais eu de gourou ni reçu d'initiation. Un jour on lui demanda à quel âge et par quelle sâdhanâ elle avait eu l'Illumination; elle se mit à rire de son rire d'enfant et déclara qu'elle ignore tout de la date ou du temps où elle y serait parvenue, qu'elle ne sait rien d'aucune sâdhanâ qu'elle aurait accomplie délibérément, ni d'une illumination subite qui aurait délimité sa vie d'avant et d'après. Elle est maintenant « ce qu'elle a toujours été ». A nous d'en tirer les conclusions.

Lorsqu'on insiste pour savoir si elle n'a vraiment pas eu de gourou, elle répond : « Dans mes premières années, mes parents furent mes guides; dans ma vie de femme mariée, ce fut mon mari; maintenant, dans toutes les situations de la vie, tous les hommes et toutes les choses de ce monde sont mon gourou. Mais une chose est certaine : l'Être unique suprême est le seul guide de tous. »

Parfaitement paisible aussi lorsqu'elle n'est pas en samâdhi, rien ne l'affecte. « Je n'ai besoin, dit-elle, ni de faire ni de dire quoi que ce soit. Il n'y a jamais eu en moi aucun besoin, il n'y en a pas et il n'y en aura jamais. Et si vous vous obstinez à croire que quelque chose m'appartient en propre, je dois vous dire que l'univers tout entier est à moi. » Elle dit d'ailleurs : « Ce que vous avez vu se manifester dans le passé, ce que vous voyez maintenant et ce que vous verrez plus tard ne se produit que pour le bien de tous. » Un autre jour elle précise : « Vous avez attiré ce corps sur le plan matériel pour que vous puissiez vous-même faire ce que vous avez à y faire, c'est-à-dire évoluer spirituellement. »

Néanmoins, son expression est d'une mobilité telle que, parait-il, aucun peintre n'a jamais réussi à faire son portrait. Le rire et les pleurs chez elle n'étaient pas rares, et quand ils commençaient, ils duraient parfois longtemps. Un jour qu'elle joue avec des enfants, elle commence à rire et ne peut s'arrêter qu'au bout d'une heure. Elle demande alors : « Où est le centre de vos rires et de vos pleurs ? » et continue : « Quand un sentiment vrai est à l'origine de pleurs et de rires, il se manifeste par toutes les fibres de votre corps. » Le disciple ne comprend pas très bien, mais quelques jours plus tard il rend visite à Mâ et lui demande comment elle va. « Très, très bien. » Et le corps du disciple est secoué de la tête aux pieds par les vibrations qui émanent du corps de Mâ. Elle conclut alors : « Comprenez-vous maintenant où se trouve le centre de vos rires et de vos pleurs ? Lorsqu'un sentiment ou une pensée ne s'exprime que par une partie de votre corps, sa force totale n'entre pas en jeu. »

« Le rire, déclare-t-elle un autre jour, éclate dans ce corps sans cause apparente. N'importe quoi peut l'y déclencher. Et toute tentative d'enrayer le fou rire ne fait que verser de l'huile sur le feu. Ce n'est pas que ce corps rie uniquement à quelque chose de drôle. Le rire le secoue même si la raison est minime ou inexistante. Souvent ce corps-ci éclate de rire à la vue de la douleur d'autrui. Ceux qui ne connaissent pas les extravagances de ce corps pourraient fort bien s'en offenser. Ils pourraient penser que je ris d'eux, ce qui est fort éloigné de la réalité. Il

arrive que l'incident qui semble provoquer le rire n'en est pas du tout la vraie cause. Il se présente parfois devant moi certains incidents passés ou futurs qui me font rire. »

Si étrange que cela puisse paraître chez un être aussi évolué, elle accepte à l'occasion la maladie chez elle comme chez autrui. Et elle en donne de curieuses explications. Parlant d'une grave maladie dont elle a été victime, elle raconte : « Ce corps se meut en harmonie avec la Nature; il a dû être détourné de son cours normal d'une façon ou d'une autre, et cela a rompu son fonctionnement normal. Cela s'est fait pour que vous compreniez les conséquences malheureuses d'une obstruction mise à l'évolution naturelle. Sans cette maladie réelle, ce corps ou bien aurait disparu ou bien serait resté infirme. Pendant que j'étais au lit, je n'étais consciente ni d'inconfort ni de gêne. Je me sentais comme si j'avais été en bonne santé. Au milieu de vos va-et-vient anxieux et des changements qui se produisaient dans ce corps, j'entendais une symphonie et j'éprouvais un sentiment de délice. »

Bien qu'elle conseille parfois à des malades de consulter un médecin et de se soumettre à un traitement médical, elle refuse pour elle-même tout médicament. Un jour qu'elle était souffrante et que quelqu'un lui en conseillait, elle répondit : « Aucun lien d'aucune sorte n'existe pour ce corps-ci. " Ne faites pas ceci ", " Vous devriez faire cela " n'a aucun sens. Vous le savez bien, ce qui doit arriver est bien. Décider de quelque chose ne convient pas à la nature de ce corps. Rien ne peut lui apporter inconvénients ou inconfort. Cette maladie fait aussi partie du jeu. »

Un autre jour, elle explique à Gopinâth Kavirâj : « Un sâdhak aspire à un but. Mais ici (se montrant elle-même) il n'est pas question de but ou d'absence de but, de dessein ou d'absence de dessein. Chaque artère, chaque veine, chaque nerf, leur fonctionnement et leur vibration sont vus très clairement, exactement comme si quelqu'un, à l'intérieur d'une pièce sombre, tenait une lampe et éclairait l'un après l'autre tous les objets. C'est exactement ce qui se passe. Mais pour le sâdhak qui est encore sur la route, il est impossible de voir les choses ainsi. Pour avancer, il doit franchir toutes sortes d'obstacles. Ici, il n'en est absolument pas question; les artères sont moi, les veines

sont moi, le fonctionnement des organes c'est moi, et l'observateur aussi. Naturellement, quand je dis " moi " c'est qu'il faut bien utiliser un mot. »

On a pu cependant constater plusieurs fois qu'elle a elle-même voulu sa maladie pour attirer la ferveur de tout l'âshram et provoquer ainsi la répétition continue d'une prière ou de l'un des noms de Dieu. Ce résultat obtenu, sa fièvre tombe.

Une maladie peut provenir chez elle de ce qu'elle a assumé les souffrances d'autrui, comme elle en a le pouvoir. Elle raconte : « En ce qui me concerne, tout m'est venu spontanément. J'ai constaté que ce corps avait pris sur lui les souffrances des autres, non pas intentionnellement mais sans effort, involontairement. Un jour je rendis visite à un malade atteint d'une grave crise de dysenterie. A mon retour, j'en étais victime moi aussi, et cela a duré douze heures. Puis tout est redevenu normal. Pendant quelque temps une sorte de tempête a secoué ce corps, puis tout s'est calmé. La maladie avait quitté le malade dès qu'elle s'était portée sur moi.

« Une autre fois, ce corps-ci prit sur lui la fièvre d'un malade et subit tous les trois ou quatre jours des accès de fièvre allant jusqu'à 40° qui duraient trois heures. D. B. et Bholanâth crurent alors à une attaque de malaria et insistèrent pour m'administrer de la quinine, ce que je refusai catégoriquement. Je m'adressais toujours à D. B. comme à un père et lui-même me témoignait une affection paternelle; devant les attaques répétées de la fièvre, il perdit patience et déclara : " Ces disciples de ma fille veulent la tuer. Je n'écouterai personne et je lui ferai prendre de la quinine celle nuit même, de force s'il le faut ". J'entendais tout mais ne répondais rien. L'après-midi ce corps était comme en transe. D. B. tint parole et arriva le soir avec la quinine. Me voyant dans un état d'inconscience il me secoua violemment; mes yeux s'ouvrirent mais restèrent fixes. Cela piqua sa curiosité. A l'aide d'une lampe de poche, il examina mes yeux et mit même son doigt dans mon œil pour voir s'il clignerait. Toutes ces tentatives pour me faire reprendre conscience ayant échoué, D. B. renonça pour cette nuit-là à me donner de la quinine — sans toutefois abandonner son idée. Je savais naturellement combien

de temps durerait la fièvre et je lui déclarai donc être disposée à prendre le médicament si la fièvre persistait au-delà de ce laps de temps. Je ne pris évidemment pas la quinine, car à la date indiquée j'étais parfaitement bien. »

Mâ n'aimant pas ce qui est spectaculaire opère discrètement. Pour n'en citer que quelques exemples, on voit encore sur sa main la marque d'une profonde égratignure qu'elle se fit volontairement il y a plus de quarante ans, alors qu'un bébé de huit mois risquait de mourir d'un abcès à l'oreille; à l'instant même l'abcès éclata et l'enfant fut sauvé. Jadis elle guérissait les malades en leur remettant simplement un objet qu'elle tenait à la main, mais elle eut plus tard le kheyâla de renoncer à cette méthode. A un jeune homme adonné à la boisson, elle ne demande pas de renoncer brutalement à cette habitude, mais simplement de ne pas boire en sa présence; et chaque fois qu'il voulait boire, il croyait voir Mâ devant lui. Une autre fois, alors qu'elle se promenait avec des amis à Vindhyachal, elle s'arrête brusquement et demande aux autres de s'arrêter aussi; elle vient d'être mordue par un cobra; l'un des enfants s'exclame : « Mâ, il était dit dans l'horoscope de mon frère qu'il mourrait d'une morsure de serpent. Vous vous êtes fait mordre à sa place! » A un enfant paralysé, elle jette une noix de bétel et lui dit : « Attrape! », et peu à peu l'enfant retrouve l'usage de ses membres.

Elle déclare d'ailleurs : « Ne me demandez pas de vous guérir. Chacun doit suivre son propre destin, et aucune obstruction sur cette voie ne peut être bénéfique. » Une femme lui demande alors : « A quoi bon s'adresser à un médecin ou prendre des remèdes si les maladies sont la conséquence des actions passées? » Mâ répond qu'il est juste de faire tout en son pouvoir pour maintenir le corps sain et alerte, car il est fort difficile de suivre une ascèse lorsqu'on est malade. La plupart du temps, elle conseille à la famille du malade de le soigner, de consulter un médecin et de s'en remettre à Dieu. En même temps, elle estime nécessaire d'apprendre à endurer la souffrance, qui ne peut pas toujours être évitée. En pareil cas, il faut l'accepter comme l'une des façons qu'a Dieu de Se manifester. Il arrive aussi qu'elle prophétise : « il (ou elle) ne guérira pas », ou qu'elle sache que le malade

doit mourir à plus ou moins brève échéance, et alors elle ne s'y oppose pas — ce qui ne l'empêche pas d'exaucer certains vœux du malade avant que celui-ci ne meure.

Elle affirme d'ailleurs que ce pouvoir de guérison existe normalement chez ceux qui sont parvenus à un certain niveau d'évolution spirituelle : « Les sages peuvent adoucir les souffrances d'autrui de trois façons : ils peuvent prendre sur eux la souffrance des autres et ainsi les en soulager, ou bien, sans la prendre sur eux, ils peuvent la répartir proportionnellement sur d'autres. Tout ceci explique dans une certaine mesure l'intensité et l'acuité de la souffrance. Il peut arriver aussi que par la grâce divine les sages puissent délivrer un individu de toutes les conséquences de ses actions et le rendre à la vie divine qui est son vrai Soi. Mais de tels incidents sont rares et c'est pourquoi l'on dit que la purification s'opère par la souffrance. »

Son corps ne réagit pas seulement à la maladie physique, mais plus encore peut-être, comme c'était déjà le cas de Shri Râmakrishna, aux contacts physiques humains. Elle raconte : « Lorsque ce corps-ci était engagé dans le jeu d'une ascèse, il arrivait que si quelqu'un s'approchait, animé d'une foi profonde, ce corps semblait suffoquer. Si quelqu'un venait toucher mes pieds, je touchais les siens. Et pourtant, plus tard, lorsque quelqu'un posait sa main sur ma tête ou mes pieds, cela ne me faisait absolument rien. Une fois, mes pieds m'ont fait mal à force d'avoir été touchés. Il arrivait aussi que, lorsque je me promenais, quelqu'un essayât de m'arrêter de force pour se prosterner devant moi. D'autres fois, alors que je jouais le rôle de sâdhikâ et que des gens déposaient à mes pieds des fleurs et mettaient des guirlandes autour de mon cou, ce corps-ci devenait comme paralysé. D'autres fois, si un bhakta posait sa tête sur mes pieds, ce corps ressentait une secousse électrique. Un jour la sensation a été que tout ce corps brûlait. Parfois, le fait qu'on me pose la main sur un pied me coupait le souffle. En d'autres occasions, les gens pouvaient me toucher les pieds ou me prendre les mains sans que cela ait aucun effet. »

Les disciples s'étonnent parfois que Mâ accepte sans protester que des foules s'assemblent autour d'elle et que tant de gens

viennent lui raconter leurs ennuis et leurs soucis domestiques. A cela, elle répond : « Si vous pensez que cela m'est désagréable, c'est uniquement parce que vous faites une distinction entre votre corps et le leur. Vous ne ressentez pas comme un lourd fardeau de porter votre tête, vos mains et vos pieds, vos doigts, vos membres, parce que vous les considérez comme parties intrinsèques de votre propre corps; de même je sens que toutes ces personnes sont des membres organiques de ce corps-ci. Elles ne me pèsent donc pas, pas plus que leurs soucis. Leurs joies et leurs peines, leurs problèmes et leurs solutions sont une partie vitale de moi-même. Je n'ai aucun sens de l'ego ni de la séparation. En moi, chacun de vous a dans une égale mesure la hauteur et la profondeur de l'éternité. »

Certains Occidentaux, peu habitués aux marques de vénération que dans l'Inde on témoigne normalement à son gourou, sont quelque peu choqués de voir des gens se prosterner devant Mâ, célébrer devant elle des pûjâs ou des âratîs. Quand on le lui dit, elle répond : « Il n'existe que l'Unique. Alors, quel mal y a-t-il à laisser les gens faire ce qu'ils désirent? Mais lorsqu'un individu est dans la dualité et ne perçoit pas l'Un en tout et en tous, il n'a pas le droit de se laisser adorer. »

Certaines de ses interventions font penser à la multiplication des pains et des poissons. Un jour, en été 1942, lors d'une grande fête, on a préparé de la nourriture pour 400 personnes, mais il en arrive 600, à qui il faut servir un repas. Mâ ne permet pas qu'on aille se réapprovisionner au marché, qui est loin. « Non, ils doivent manger immédiatement. Préparez-vous à les servir et que tout soit terminé dans une heure. Personne ne doit partir sans avoir mangé. Laissez-moi et ne revenez que s'il manque quelque chose. Ne soyez donc pas tristes, le service de Dieu doit se faire d'un cœur joyeux. » Quand tout le monde est rassasié, il reste encore de quoi nourrir 200 personnes. « Très bien, dit Mâ gravement. Mais tout doit être consommé aujourd'hui même, et pas une miette ne doit être perdue. Que ceux qui restent ici mangent ce soir. Et s'il reste quelque chose, donnez-le à ceux qui ont faim. »

« Je vois souvent, dit-elle, ce qui se passera ou ne se passera pas

dans l'avenir mais les mots ne viennent pas toujours pour l'exprimer. » Lorsqu'on lui demande avec quels yeux elle peut avoir des visions du passé et de l'avenir, elle répond : « Comment je les vois ? Mais il y a des yeux dans tout le corps. Ignorez-vous que chaque chose a en soi toutes les autres ? Les mains, les jambes, les cheveux, en fait toutes les parties du corps peuvent être transformées en organes de la vision. Bien sûr, l'on peut voir avec les deux yeux que chacun possède, mais il est également vrai qu'existe ce troisième œil dont on parle. Cela peut vous surprendre, mais c'est exact. » Elle ne se laisse cependant pas aller à prédire l'avenir, et lorsque quelqu'un lui demande ce qui va arriver, elle répond : « Dieu vous le dira quand Il le jugera bon. »

On lui demanda un jour : « Connaissez-vous toujours la pensée des autres ? » Elle répondit : « Pas toujours. Je vois clairement les choses qui se trouvent dans le champ de mon attention. Vous connaissez les lettres de l'alphabet, mais sans les avoir constamment à l'esprit vous pouvez lire quand vous voulez. C'est un aspect de la question. En réalité, même lorsqu'une personne possède la connaissance qui embrasse tout, il existe un certain comportement qui montre qu'elle a une compréhension ordinaire. »

Les rapports de Mâ avec le ciel, la terre, l'eau, le soleil, les étoiles sont différents des nôtres et témoignent d'une compréhension, ou plutôt d'un amour « cosmique » différent des nôtres. Pour elle, la nature n'est pas, comme pour nous, « une autre vie » ; c'est la même, qui prend ses racines dans le Soi ; la distinction entre nature et esprit s'annule dans le Soi où elle vit.

Cette communion totale explique sans doute que Mâ puisse dominer et maîtriser les forces de la nature. Au feu en particulier, Mâ ordonne d'obéir lorsque les circonstances le justifient. Ainsi, un jour qu'on avait apporté de Vrindâvan des braises pour allumer le foyer d'un nouveau temple, deux prêtres essaient en vain de les attiser, alors Mâ se lève, va vers le feu, fait un geste, et aussitôt, avec un grondement sourd, des flammes énormes jaillissent, pour vite redevenir normales. Une autre fois, elle fait cesser la pluie pour que se déroule une cérémonie religieuse.

Lorsqu'elle veut être tranquille, les éléments autour d'elle se

calment. Si la chaleur est insupportable, une brise se lève et des nuages viennent cacher le soleil; s'il pleut, la pluie cesse sans raison apparente. Animaux et végétaux semblent se plier docilement à ses désirs. Si elle coupe une branche d'un arbre mort et la met en terre, elle pousse; à son passage des arbres fleurissent hors de saison. Lors d'une visite de Mâ à Vrindâvan, elle est obéie des vaches et des taureaux.

Sur un plan moins spectaculaire, Mâ manifeste sa communion avec le cosmos dans le domaine, si important dans l'Inde, de la musique. Elle ne l'a jamais étudiée, mais elle chante souvent, assise, debout, en marchant, et même, paraît-il, quand elle dort. A ceux qui s'étonnent de l'harmonie extraordinaire de son chant, elle dit : « Ce corps est comme un instrument de musique. Ce que vous entendez dépend de votre façon de jouer. » Ou encore « C'est la même mélodie qui emporte l'univers tout entier. » Et lorsqu'un visiteur, la prenant à la lettre, lui demande si les sons qu'elle émet ressemblent alors à ceux d'un instrument de musique, elle répond candidement : « Cela dépend de votre oreille. C'est à vous de juger. Ici, la question ne se pose pas de savoir si l'on plaque ou non un accord. C'est à vous de décider si votre Mâ n'est bonne à rien ou si elle sert à quelque chose, car elle est votre fille aussi bien que votre mère. C'est au père de dire si elle est inutile ou si elle peut rendre des services. »

Pour les disciples qui vivent avec elle, « la musique éternelle que chante Mâ, son accord parfait avec le Son primordial (le shabda-brahman, qui est à l'origine de toute la création) révèlent en elle un exemple vivant de la divinité de l'âme qui se manifeste par sons et rythmes, la danse de la nature n'étant que les vagues synchronisées dans une pulsation de la Vérité ».

La vie quotidienne de Mâ est marquée par un goût de la perfection qui se porte jusque dans les plus petits détails. Cette femme qui défie le temps est partout, surveille tout. Elle dirige la maison où elle se trouve, s'occupe de la correspondance, répond aux questions, reçoit des visiteurs. Elle aide chacun, parle, rit, donne des conseils sur la cuisine, sur la manière d'arranger une pièce, de recevoir les hôtes de façon appropriée et courtoise, de décorer une salle de cérémonie. Elle met une vigilance toute par-

ticulière à surveiller la préparation de certains cultes et insiste sur la précision dans l'exécution des rites.

Jusqu'à une époque toute récente ses portes étaient toujours ouvertes à tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, princes et hors-caste, hindous et étrangers. Mais si elle reçoit des gens de toutes castes, religions, races, elle autorise l'observation dans ses âshrams des règles de caste les plus strictes, et l'orthodoxie des âshrams ne va pas sans attirer de nombreuses critiques et rendre parfois la vie difficile aux étrangers. Mâ est pourtant capable de passer outre elle-même à toutes les prescriptions de l'orthodoxie brahmanique si une raison particulière le justifie à ses yeux; elle a accepté d'être nourrie par un musulman, comme nous l'avons vu, ou par une femme qui le désire ardemment et qui mourra quelques jours plus tard alors que rien ne le laissait présager.

Elle ne s'intéresse guère aux progrès de la science occidentale moderne, mais concède que certains progrès techniques peuvent aider à accomplir une ascèse. Ainsi elle bénit l'hôpital de Bénarès équipé des facilités les plus modernes, mais elle continue d'attacher une grande valeur aux conceptions hindoues traditionnelles, et en particulier aux quatre âshramas¹, qui doivent être maintenus. D'autre part, cette vie moderne ne favorisant guère la recherche spirituelle, Mâ insiste pour qu'au moins 15 minutes par jour soient consacrées à Dieu et elle a institué la samyam saptah mahâvrat, une semaine de jeûne, de prière et de pratique régulière de méditation qui a lieu une fois par année et qui réunit un très grand nombre de disciples.

L'attitude de Mâ Ananda Moyî envers ses disciples et visiteurs varie d'un extrême à l'autre selon les circonstances. Elle apparaît tantôt sous l'aspect d'une petite fille et tantôt comme l'incarnation de la sévérité, comme la mère ou comme la sainte paisible et radieuse. Sa compassion et son amour sont incommensurables et absolument dépourvus de fausse pitié. Une mère qui vient de perdre son fils arrive vers elle en sanglotant, et Mâ, elle aussi, se met à pleurer tant et tant que la femme en oublie son chagrin et supplie : « Mâ, ne pleurez plus, moi non plus je ne pleurerai plus la mort de mon fils. »

1. Voir glossaire.

Mais elle peut aussi être terriblement dure si c'est nécessaire. Un de ses fidèles écrit : « On dit de Mâ qu'elle est plus dure que le tonnerre, plus douce qu'une fleur, plus belle et plus tendre que ce qu'il y a de plus beau et de plus tendre au monde, et pourtant elle est plus terrible et plus enragée que la mort elle-même, tranchante et dure comme la sévérité elle-même, généreuse et cruelle. »

Très rarement elle donne des ordres, et seulement à ceux qui ont en elle une foi totale, mais alors ses ordres doivent être exécutés à la lettre, sans poser de questions. Un de ses plus anciens et plus fidèles disciples lui ayant un jour désobéi, elle lui lance : « Disparaissez de ma vue ! » et pendant plusieurs jours elle garde le silence. Mais si après avoir fait quelque chose de mal le coupable se repent sincèrement, Mâ redevient immédiatement une mère tendre et consolatrice et le coupable est rempli de paix. En revanche, si l'on réagit à ses paroles avec orgueil et colère, une angoisse terrible vous étreint, qui ne lâche prise que lorsqu'on se repent.

Cette dureté, constatait un autre disciple qui l'avait subie, « vous donne l'amour de la Vérité », et ceux qui la connaissent disent qu'elle est « comme le Gange, son contact purifie ».

En même temps qu'elle impose une tâche, Mâ donne le pouvoir de l'accomplir. L'expérience de certains disciples veut qu'en lui obéissant on aiguise son intelligence et que l'on développe son sens des initiatives. On s'aperçoit également que si l'on fait ce qu'elle veut, tout se termine très bien, alors que si l'on veut contrecarrer ses projets, elle laisse faire, mais régulièrement les choses tournent mal. S'en remettre à Mâ, c'est se libérer peu à peu de toute dépendance, de toute crainte, de tout sentiment d'insécurité, de la peur de l'échec.

Jamais Mâ ne conserve cadeau ou offrande. Elle possède d'ailleurs l'art de les répartir immédiatement et, au milieu d'une foule, elle ne redonne jamais à la même personne le don reçu d'elle, sauf intentionnellement, en disant alors : « Maintenant ceci m'appartient. S'il vous plaît, gardez-le pour moi. » Pour elle, la valeur monétaire d'une offrande importe peu; ce qui compte, c'est l'effort physique ou spirituel auquel elle correspond. Parfois elle accepte avec une joie enfantine des douceurs appor-

tées par un fidèle, bat des mains de joie et mange tout; d'autres fois elle ne jette même pas un regard sur ce qui lui a été apporté.

Sa compréhension de tous les problèmes étonne autant que son pouvoir de panser les plaies. « Vos chagrins, pensées et souffrances sont miens. Ce corps-ci comprend tout. » Mais ses réactions laissent parfois perplexe : nous avons vu qu'aux pleurs et aux lamentations Mâ répond souvent par le rire. Quelquefois aussi elle caresse en silence la personne désespérée ou lui parle avec une grande douceur.

Une mémoire et une vision extraordinaires lui permettent de reconnaître et de situer immédiatement les gens qu'elle a déjà vus ou même qu'elle n'a jamais vus. Quelques années avant la guerre, un Français disciple de Shri Aurobindo l'avait interrogé sur cette femme dont il avait entendu parler, et Shri Aurobindo lui avait répondu : « Elle est sur le plan de Sat-chit-ânanda. » Il part donc à sa recherche, mais partout où il arrive on lui dit : « Elle est partie et on ne sait pas où elle est allée. » Quelque temps plus tard, à Bénarès, alors que personne ne lui avait sans doute jamais signalé son existence, elle l'envoie chercher. Il devisait un soir avec de vieux moines de l'Ordre de Râmakrishna quand un inconnu vient droit à lui : « Mâ vous demande de venir la voir. — Quelle Mâ? (car dans l'Inde on appelle Mâ toutes les femmes). — Mâ Ananda Moyî. » Les vieux moines sont scandalisés : une femme qui envoie chercher un homme en pleine nuit ne peut être qu'une mauvaise femme et sous aucun prétexte il ne faut aller la voir! Il insiste et finalement les moines se résignent, mais l'un des plus anciens va l'accompagner pour le protéger. Tous deux trouvent une jeune femme merveilleusement belle et souriante, assise avec quelques disciples dans un coin d'une petite chambre nue dans une dharmashâla pour pèlerins pauvres. Ils s'assoient en silence, et bientôt le vieux moine décide de mettre cette femme à l'épreuve. Il lui pose des questions difficiles sur la discipline spirituelle et sur les textes sacrés hindous les plus hermétiques, et chaque fois elle répond en riant, avec la voix d'une fillette de dix ans. Puis c'est un très long silence, une heure peut-être. Alors le moine se lève, se prosterne devant Mâ et prend la

poussière de ses pieds. « Vous pouvez suivre cette femme », dit-il au Français soulagé.

On trouve un jour un petit médaillon devant la porte de la maison de Mâ. Tandis que l'on se questionne pour savoir si l'image qu'il contient représente Shiva ou Krishna, Mâ demande que dès que son propriétaire aura été découvert on le lui amène. Or, le médaillon appartenait à une enfant âgée de dix ans, servante d'une femme qui se rendait tous les jours chez Mâ. La fillette avait été très peinée que sa maîtresse ne lui permette pas de l'accompagner. Finalement, elle reçut l'autorisation d'aller jusqu'à la porte de l'âshram mais avec interdiction d'y entrer, ce qui ne l'empêcha pas un jour de s'y glisser dans l'espoir d'apercevoir Mâ, et c'est alors qu'elle avait perdu son médaillon. L'idée d'être conduite dans la chambre de Mâ la rendit folle de joie, mais sa timidité était bien grande. Mâ lui parla très doucement en l'appelant son amie, et lui demanda : « As-tu fait des études ? », à quoi l'enfant répondit : « Non. » Mâ éclata alors de rire en disant : « Mais alors nous sommes égales, ton amie ici n'a rien étudié non plus. » La maîtresse de la jeune servante remarqua que malgré toutes les pûjâs et toutes les tentatives qu'elle avait faites pour plaire à Mâ, celle-ci ne lui avait jamais prêté la moindre attention.

Mâ Ananda Moyî surveille de très près la vie dans ses âshrams. Lors de la création du premier, elle l'a ainsi défini : « Ashram signifie un lieu saint qui éveille en l'homme des pensées divines. Tous les habitants de l'âshram doivent s'efforcer, par des prières continuelles, par la sâdhanâ, par des pensées nobles, des méditations et des discours religieux, d'y maintenir une atmosphère très pure. Dans un tel endroit, quelques huttes doivent suffire pour permettre aux gens d'y vivre. » Dans un âshram que l'on a créé pour elle aux États-Unis, certains prétendent avoir vu Mâ apparaître; lorsqu'on lui demande d'y aller, Mâ répond : « J'y suis toujours. »

Mâ a elle-même édicté en 1968 les règles suivantes pour les habitants de l'âshram :

- « 1. *Lorsqu'une personne plus âgée ou un supérieur parle, ne l'interrompez pas pour commenter ce qui vient d'être dit. Ne donnez votre avis que si on vous le demande. Si vous avez quelque chose à dire sur la question, vous pouvez plus tard, en privé, dire à votre aîné : " Telle ou telle idée m'est venue à ce sujet ".*
2. *Si un aîné ou un supérieur parle à quelqu'un d'autre, il ne faut le déranger ni en intervenant ni en bavardant. Si vous avez quelque chose d'important à ajouter, attendez que votre aîné ait fini de parler.*
3. *Dans une conversation avec un compagnon, il ne faut ni se moquer de quelqu'un ni critiquer les autres.*
4. *Il ne faut parler ni en bien ni en mal de quelqu'un envers qui l'on éprouve un certain antagonisme.*
5. *Ne jugez pas vos compagnons et n'en discutez pas avec les autres.*
6. *Si quelqu'un vous insulte, ou vous accuse injustement, pensez : " Seigneur, Vous venez de me donner une leçon. Puissé-je de nouveau Vous donner satisfaction ". Ne haïssez pas la personne qui vous a blessé.*
7. *Ne pensez ni ne dites rien de désagréable sur autrui.*
8. *Soyez véridique, en paroles et en actions.*
9. *Parlez peu, et seulement lorsque c'est nécessaire.*
10. *Soyez toujours de bonne humeur.*
11. *Restez calme, serein, ferme et sérieux.*
12. *Parlez avec calme, fermeté, sérénité et avec une considération égale pour tous.*
13. *Ne chérissez que ce qui touche à la Quête suprême (paramârtha).*
14. *Votre conduite doit être courtoise et exemplaire.*
15. *Dans tout ce que vous dites, soyez honnête et franc.*
16. *La recherche de la vérité doit se poursuivre à chaque instant. Lorsque les forces accumulées par la pratique continuelle de la discrimination entre le réel et l'irréel, par le japa, la méditation, l'assistance aux cérémonies religieuses, l'étude des textes sacrés, les hymnes de louange au Seigneur — selon la*

ligne d'approche de chaque être — amènent le sâdhak à être obsédé par la Quête suprême, alors il devient impossible de ne pas se souvenir de Dieu; en conséquence, sottise, connaissances erronées et souffrances disparaissent. La qualification d'être humain signifie aspirer à la réalisation de Dieu. La vocation de l'homme est de trouver Dieu. »

D'autre part, la vie communautaire d'un âshram ne va pas sans présenter de grands problèmes. Souvent les disciples se sentent encore plus violents, plus égoïstes. Mâ leur dit alors : « C'est au moment où l'on essaie de nettoyer une mare que celle-ci exhale ses odeurs les plus putrides »; ou encore : « Il est très salutaire que vos impulsions mauvaises montent à la surface. Il faut qu'elles sortent. Alors seulement vous pourrez vous en débarrasser. Mais je ne peux pas vous voir mauvais! Je n'aperçois que votre Soi divin. »

Et à la question : « Est-ce que toutes les conditions difficiles de la vie dans l'âshram sont de quelque utilité pour la sâdhanâ? », elle répond : « Vous devriez comprendre que la façon — aimable ou désagréable — dont les gens se comporteront envers vous est la conséquence de votre karma. L'homme est né dans ce monde pour récolter les fruits de ce qu'il a fait dans ses vies antérieures. Ses joies et ses chagrins sont dus au karma qu'il a accumulé et doivent être acceptés comme tels. D'ailleurs, dans la vie du monde tout autant que dans la vie spirituelle il faut essayer de faire face aux problèmes avec équanimité. Bien sûr, tout pèlerinage comporte des difficultés, mais celles-ci offrent une possibilité de développer patience, humilité, générosité, amitié envers tous. Tenez présent à l'esprit que, si vous suivez ce chemin, les obstacles s'évanouiront peu à peu.

« Quel sort enviable que celui des personnes qui vivent à l'âshram, exemples des innombrables chagrins, soucis, problèmes qui tourmentent le chef de famille! Quelle chance merveilleuse leur est offerte de se perfectionner, d'atteindre la beauté intérieure, de se préparer à la Quête suprême! Celui qui endure les difficultés créées par la réunion de gens d'origines, de conditions, de caractères différents verra sa patience se raffermir et sa capacité d'en-

durance se développer. Ne vous occupez pas des imperfections des autres, mais essayez de découvrir leurs qualités positives en vous rappelant que c'est votre façon de voir les choses, quand vous critiquez autrui, qui vous fait souffrir. Toutes ces difficultés sont dues à votre propre karma. Dans la création de Dieu, les résultats de nos actions doivent être savourés ou subis dans le moindre détail. Tout vient de Lui. Il vous faut trouver la Vérité. N'oubliez jamais que vous devez épuiser toutes sortes de karma et qu'Il est là pour vous purifier et vous rendre dignes d'être uni à Lui. En tout temps et pour tous Il est. Plus vous vous approchez de Celui qui est la source du pardon et de la compassion, plus vous ressentirez sa présence. Passez votre temps à faire du japa, à méditer, à étudier les Écritures, etc. Soyez véridique en pensées, en paroles et en actions. Laissez faire aux autres ce que bon leur semble, selon leur nature. Le monde apparaît bon à celui qui est bon. Soyez droit et sincère envers ceux avec qui vous devez travailler. Votre exemple transformera les autres. L'homme doit être plein de générosité et large d'esprit dans sa vision et dans son comportement. Dans un foyer, entre mari et femme, parents et enfants, l'harmonie repose sur une attirance et une affection qui sont de ce monde. Mais pour vivre en harmonie avec beaucoup de gens il faut une réelle grandeur d'âme. Quelle que soit la situation où Dieu vous place à un moment ou à un autre, chassez toute distraction et cherchez constamment à faire naître une atmosphère spirituelle. Pour cela il faut la véracité dans les paroles et dans la façon d'être, la patience et l'indulgence. Remettez-vous-en totalement à Dieu en toutes choses. Toutes sortes de choses peuvent arriver au cours d'un pèlerinage; c'est tout naturel, c'est la loi du monde. »

A de jeunes gens qui vivent dans l'âshram, elle dit : « En empruntant ce chemin, vous avez triomphé du monde. Il n'y a qu'un Brahman sans second, un seul Atman vers lequel vous devez vous efforcer d'aller. Qu'il n'y ait entre vous aucun mauvais sentiment, aucune colère ou discussion orageuse; qu'aucune querelle ni rien ne vous sépare. Plus vous serez amis entre vous, plus vous serez tolérants et courtois envers les autres. Chaque fois que vous vous sentirez blessé par quelque chose qu'on vous a dit,

crachez ce sentiment comme un poison. Vous êtes tous très bons. Alors que votre bonté allise la flamme intérieure. »

Pour Mâ, nous voyons dans les autres ce que nous sommes nous-mêmes. S'ils nous semblent faibles, c'est notre faiblesse qui se reflète en eux.

Un événement auquel on attache une grande importance est l'anniversaire de Mâ, qui est célébré chaque année avec beaucoup de solennité, et pendant lequel elle reste longtemps en samâdhi. Une année, elle apparut, ce jour-là, à 3 heures du matin, éblouissante, irradiante de lumière, à toute une foule de sannyâsins, de pandits, d'enfants, d'hommes d'affaires, d'artistes, de mendiants, de pèlerins. Elle s'allonge sur une couche et on la couvre de fleurs. Une cérémonie religieuse se déroule deux heures durant, pendant laquelle elle repose, inscrutable, « tel Vishnou endormi sur l'Océan des béatitudes, entre création et dissolution, naissance et renaissance ». Au petit jour, elle revient à elle. Il semble à chacun la voir pour la première fois, si délicate, pâle, merveilleuse, son regard lointain et serein semblant tout embrasser, non seulement les gens, mais tout ce qui est au-delà.

Mâ Ananda Moyî ne se pose pas en gourou. Elle ne donne pas d'initiation à proprement parler. « Parfois, dit-elle, un mantra sort tout à coup de cette bouche. Il arrive que quelqu'un l'entende et l'utilise, adopte ce mantra et le considère comme une initiation, bien que rien de semblable n'ait été voulu ou donné. » Toutefois, il lui arrive, dans de très rares occasions, de donner un nom qui a tout le caractère d'un mantra. On dit aussi que beaucoup de gens ont l'impression d'avoir reçu d'elle une initiation « intérieure ». D'autres encore, tandis qu'ils sont auprès d'elle, retrouvent des mantras qui leur avaient été donnés longtemps auparavant. Elle n'a pas de disciples au sens propre du terme, mais si quelqu'un lui dit : « Je vois en vous mon gourou », elle ne le contredit pas. Elle n'aime pas que les gens comptent trop sur sa présence physique. Elle disait un jour : « Il n'y a que les mouches qui peuvent suivre ce corps partout où il va, mais elles n'en recevront pas l'illumination pour autant. »

Elle n'aime naturellement pas qu'on lui dicte ce que l'on voudrait obtenir d'elle. « La mère donne à l'enfant selon ses besoins ;

elle sait exactement ce qu'il faut donner. » Et à des villageois qui précisent trop ce qu'ils attendent d'elle, elle dit en riant : « Quels enfants astucieux que voilà! Vous faites appel à la mère, vous vous présentez comme son enfant et ensuite vous lui donnez de bons conseils! »

Mâ ne se rattache à aucune doctrine, tout en en recommandant volontiers l'une ou l'autre selon les besoins qu'elle perçoit chez son interlocuteur. Elle sait que « dans la maison de mon Père il y a beaucoup de demeures », mais elle n'oublie pas que toutes ces demeures sont dans une seule et même maison.

Elle explique que tous les enseignements de tous les maîtres authentiques puisés à des sources authentiques sont exacts et valables pour ceux à qui ils sont destinés. Le fait qu'ils peuvent paraître contradictoires ne retire à aucun d'eux la valeur qui lui est propre en tant que l'un des chemins.

Mais chaque doctrine et chaque discipline ne peuvent conduire qu'à une réalisation imparfaite. « S'il y a doctrine, ne cesse-t-elle de répéter, il ne peut y avoir compréhension totale. »

En sa présence, groupes et sectes, croyances et philosophies intolérantes se dissolvent d'eux-mêmes. Ses vues sont tellement catholiques que des gens de toutes races, de toutes croyances ou religions qui viennent recueillir son enseignement repartent satisfaits et même renforcés dans leurs convictions épurées et élargies. Si Mâ parle à un védântiste, celui-ci part convaincu qu'elle est une pure advaitiste; le shakta voit en elle une incarnation de la Mère divine, le vishnouïte trouve en elle la plus grande des bhaktas. Un jour elle surprend ceux qui l'entourent par sa façon de répondre à deux visiteurs; si l'essentiel de ses réponses est le même que d'habitude, sa méthode d'approche, sa langue et sa terminologie sont différentes. On apprend ensuite qu'il s'agissait de deux bouddhistes particulièrement ravis qu'elle ait employé leurs propres termes, et ils parlent convaincus que Mâ a une connaissance approfondie de leurs Écritures. A deux sâdhus jaïns, elle expose certains détails de la sâdhanâ jaïn, qu'elle avait suivie pendant six ans au cours de sa période d'ascèse. A des visiteurs chrétiens elle montre comment approfondir leur vision et en tirer meilleur profit.

Pour elle tous les actes et toutes les attitudes sont valables à un certain niveau, dans une certaine situation et à un moment précis.

Dans le cadre de chaque religion ou tradition, elle souligne que les gens ont des tempéraments différents et des préparations intellectuelles différentes et que par conséquent il faut les guider sur des chemins différents. Et c'est pourquoi, aussi bien aux moines qu'à ceux qui vivent dans le monde et ont la charge d'une famille, elle donne des réponses souvent contradictoires.

« Le monde du bon Dieu, dit-elle, se compose à la fois d'hommes qui comprennent Sa nature et d'autres qui ne la comprennent pas. Il faut les satisfaire en leur donnant le jouet qu'ils désirent. »

Bien que ses réponses soient basées essentiellement sur la sagesse indienne des rishis et des munis¹, il est impossible d'en tirer un système philosophique. Elle n'impose jamais une solution à un problème mais indique plusieurs façons de le considérer. Un étudiant rapporte : « Elle m'a demandé de travailler très fort et de terminer mes études avant de penser à quoi que ce soit d'autre. » A un autre elle a dit : « Cette éducation ne vous servira à rien qu'à gagner des biens matériels; or, c'est pour les richesses spirituelles que vous devez lutter. »

Trois chefs de famille lui demandent s'ils doivent tout abandonner pour se consacrer à la recherche spirituelle. A l'un elle dit : « Puisque vous vous posez la question, c'est que le moment pour vous n'est pas encore venu. » Le second raconte qu'elle s'est opposée fermement à ce qu'il quitte sa famille. Il ne lui servirait à rien, lui a-t-elle dit, de prétendre résoudre ses difficultés en s'en allant. Mais au troisième elle répond : « Aucun devoir ne peut retenir celui qui entreprend la quête de Dieu. » Et une autre fois, elle dit : « L'appel de Dieu doit être accueilli comme un ordre. L'homme qui l'entend laisse tout derrière lui, comme la feuille morte qui tombe de l'arbre. »

Si une question est superficielle, trop académique, peut blesser les sentiments de quelqu'un ou n'est pas sincère, Mâ élude la

1. Selon la tradition hindoue, Ananda Moyi fait souvent usage d'étymologies fantaisistes en sanskrit ou en bengali et en tire des jeux de mots qui perdraient tout sens à être traduits. Il n'en a donc pas été rapporté dans les pages qui suivent.

question ou répond par deux ou trois mots... la conversation prend fin avant même d'avoir commencé. Une étudiante vient la voir un jour, lui pose d'innombrables questions et essaie de discuter. Finalement Mâ lui répond : « Commencez par écouter tout ce que j'ai à vous dire et pour le moment n'essayez pas de me contredire. Réfléchissez-y tranquillement et si demain il vous reste encore des questions à poser, nous en reparlerons. » Le lendemain la jeune fille revient et déclare que tous ses doutes se sont dissipés.

Comme pour toutes les actions de la vie, Mâ ne répond que poussée par son kheyâla. Il peut aussi se produire que ce kheyâla ne se trouve pas là pour répondre, et en pareil cas elle s'arrête de parler au beau milieu d'une discussion. Une autre fois où l'on voulait la faire parler dans un micro alors que ses réponses ne s'adressent chaque fois qu'à une personne en particulier et pas à une foule, elle répondit par monosyllabes et d'une façon parfaitement inaudible. D'autres fois encore, elle se plonge dans un silence d'une sérénité que rien ne peut troubler.

Quand elle répond, ce n'est d'ailleurs pas son intellect qui le fait; elle s'exprime avec des mots excessivement simples qui ne peuvent être compris par le mental, et si les paroles qui tombent de ses lèvres sont lourdes de sens — et de bon sens — elles ne sont jamais dépourvues d'humour. Elle dit d'elle-même : « Je ne suis qu'une petite fille qui n'est pas capable de faire de grands exposés. L'enfant qui trouve quelque chose de bon et doux l'apporte à ses parents; je fais la même chose, je place devant vous ce qui est bon et doux. Prenez-en ce que vous voulez. Tout ceci n'est qu'un bavardage enfantin, car c'est vous seul qui questionnez et qui répondez. C'est vous qui battez le tambour et qui en entendez le son. » Ou encore : « Ce corps-ci ignore comment on instruit. Il converse simplement avec ses père et mère et n'en ressent aucune timidité. Vous tous êtes père et mère de ce corps-ci. Les enfants sont tous mes amis. Et tout demeure l'Un qui contient tout. Ainsi ce corps ne va dans la maison de personne, ne mange la nourriture de personne; il ne donne ni ordre ni enseignement. Tirez de ce que vous dit ce corps ce qui vous conduira au bonheur ultime, et pas seulement ce qui vous plaît. »

Parvenue à l'état de sat-chit-ânanda, elle « dissout » les pro-

blèmes que les gens viennent lui demander de résoudre. Pour celui qui voit Mâ et s'ouvre complètement à Sa grâce, tout désir disparaît. Aussi ses réponses situées à des niveaux si différents nous donnent-elles un aperçu, difficile à saisir et à discerner certes, de la route à suivre encore.

« Ce corps-ci répond strictement dans la ligne de pensée et dans l'esprit dans lequel la question est posée. En conséquence, qu'est-ce qui est ou n'est pas l'opinion de ce corps-ci? S'il existe une ligne d'approche, elle doit conduire à un but, et au-delà se trouve l'inatteignable. Mais là où la distinction entre l'atteignable et l'inatteignable n'existe plus, là se trouve CELA même. »

A ceux qui se plaignent du peu de bonne volonté qu'elle met à donner une réponse définitive à leur question Mâ répond :

« Vous comprenez enfin qu'il est un état où les problèmes ne peuvent plus être résolus d'une façon précise... Mais ce que vous devrez saisir maintenant, c'est qu'aucune solution n'est jamais concluante; en d'autres termes, il vous faut dépasser le niveau où il existe certitude et incertitude. Une solution fournie par le mental est obligatoirement limitée à une seule façon de voir et laisse de ce fait place à la contradiction puisqu'elle ne représente qu'une facette du problème. »

Du fait que l'enseignement de Mâ Ananda Moyî est tellement diversifié pour s'adapter aux possibilités et aux besoins de chacun, du fait qu'elle reconnaît comme valables toutes les voies authentiques de développement spirituel, il ne faudrait pas conclure que cet enseignement est flou. Il est au contraire d'une rigueur et d'une précision extraordinaires.

Pour elle, le but unique de la vie humaine est de « réaliser Dieu », et celui qui a reçu « le don inestimable d'être né dans un corps humain » doit s'y consacrer de toutes ses forces ici et maintenant.

Sa conception de Dieu, qui est aussi celle de Shrî Râmakrishna, de Shrî Aurobindo, de Swâmi Râmdâs et d'autres grands sages hindous contemporains, est aussi claire que totale. Pour elle, Dieu est à la fois statique, sans forme, ce qui justifie le Jnâna-Yoga, dynamique, avec forme, ce qui justifie le Bhakti-Yoga et le Karma-Yoga, et intérieur à l'homme, ce qui

justifie à la fois le Jnâna-Yoga et le Râja-Yoga, chacune de ces voies conduisant à la « réalisation » d'un aspect de Dieu. Mais cela n'est pas le but final, qui est de « réaliser » Dieu à la fois en soi, dans l'univers et dans l'Absolu, ou plutôt comme étant à la fois le Soi en l'homme, l'univers de la multiplicité (y compris notre prochain) et l'Absolu non conditionné, et de « voir » que les trois ne font qu'un, qui est indivisible.

Pour parvenir à ces diverses étapes, l'homme doit s'acharner à créer en lui une véritable obsession, par la discipline morale, par la fréquentation des sages et des saints, par l'étude des Écritures, par la méditation, par la prière, par la pensée continuellement tournée vers Dieu, par la répétition de l'un des tout-puissants Noms de Dieu, par le dépassement du mental, par le rejet de l'ego, par la destruction progressive de l'attachement aux choses de ce monde, par le don à Dieu de toutes ses actions, par l'abandon confiant et total à la grâce et à l'amour de Dieu, par la nostalgie de Dieu. Et cela peut se faire aussi bien en vivant dans le monde qu'en s'en retirant.

C'est ainsi seulement que l'homme parviendra au Bonheur suprême, ineffable et inébranlable, qui est à la portée de tous, et auquel nous parviendrons tous.

Dans cette recherche, dans cet effort pour déchirer le voile d'ignorance qui seul nous empêche de voir et de vivre notre véritable nature, notre Soi, le seul guide est Dieu lui-même, qui est le Gourou suprême. Mais pour nous faciliter la tâche, le Gourou se manifeste en un gourou humain, à qui il faut se soumettre totalement une fois qu'on l'a trouvé. Ainsi l'on dépasse, le moment venu, aussi bien le ritualisme que l'enseignement des Écritures, qui ne font que nous montrer le chemin.

Merveilleux enseignement qui apporte l'extraordinaire apaisement de savoir que dans la vie toutes les vérités sont « vraies », chacune étant une facette de la Vérité unique, toutes les façons de voir aussi valables les unes que les autres selon le plan où l'on se situe. Alors chaque chose trouve sa place unique dans l'ensemble, rien ne se détruit plus, l'opposition cède la place à la complémentarité.

Tout s'ouvre alors, et une compréhension de plus en plus

vaste s'installe en nous et nous permet de découvrir des trésors dans chacun des aspects de la vie, des sources de joies insoupçonnées.

En face de nous, Mâ est un miroir de notre Être vrai, elle nous fait découvrir des potentialités qui sont en nous.

Aux pieds de Mâ, un voile tombe, beaucoup de gens acquièrent le pouvoir de se concentrer et de prier. Sa présence, son sourire, ses expressions sont à eux seuls tout un enseignement. La protection de Mâ se ressent dès que l'on pense et agit d'une façon pure, dépourvue d'intérêts personnels. Les désirs purs sont exaucés.

Il règne autour d'elle une ambiance de miracle. Elle tire le meilleur de chacun, suscite ce qui doit arriver. Mais son plus grand miracle, c'est qu'elle donne à chacun ce dont il a besoin à l'instant précis. Chacun reçoit d'elle réponse et bénédiction en rapport avec sa sincérité et l'ardeur de sa dévotion. Mais aussi selon ce que l'on est capable de recevoir au point où l'on est arrivé. A quelqu'un qui se plaignait de ne pas recevoir d'elle l'illumination complète immédiate comme Krishna l'avait donnée à Arjuna, elle répond tout simplement : « Amenez-moi un Arjuna, et vous verrez ce que vous verrez! »

Il arrive souvent que des gens qui désirent voir Mâ de toutes leurs forces et amour attendent patiemment, mais sont tout à coup inondés de joie et sentent ses bénédictions sur eux. Une rencontre avec Mâ n'est jamais l'œuvre du hasard — à moins que le hasard ne soit la volonté de Dieu! Le moment venu, parfois après des années et des années d'attente, la rencontre a lieu, et alors toutes les conditions les plus propices se trouvent réunies. Ce jour-là, Mâ, qui est toujours entourée d'une foule, est tout à coup seule pour accueillir son visiteur — et la foule arrive juste au moment où l'on repart.

Parfois, avec un rire, elle déclare : « Pourquoi tant vous inquiéter de savoir à quel moment vous me verrez? Ne savez-vous pas que mes portes sont toujours ouvertes? Soyez-en sûrs, bien que les chimères de ce monde vous fassent souvent oublier votre petite fille, tous vos soucis et tribulations sont toujours devant mes yeux. »

« Vous pouvez désirer quitter ce corps-ci (c'est-à-dire elle-

même), mais ce corps ne vous abandonnera pas un seul jour; il ne vous quitte pas et ne vous quittera jamais. Celui qui a une fois subi l'attrait de ce corps ne pourra pas, malgré des milliers de tentatives, l'effacer ou le rayer de son souvenir. Il persistera dans sa mémoire à tout jamais. »



Dans le présent volume, les textes ont été divisés en deux parties. La première contient des exposés et conversations avec des disciples où Mâ Ananda Moyi traite simultanément de différents sujets. Dans la seconde sont groupés par sujets des textes courts portant chacun sur un sujet précis.

*La Luciole,
juin 1973.*

श्री विश्वनाथ भूषणी देवी



<http://www.le-livre-de-l-unite.net/>